Document generated on 06/02/2025 2:15 p.m.

Vie des arts

Vie des arts

Pierre Ouvrard
Habillons les livres

Hélène Ouvrard

Number 69, Winter 1972–1973

URI: https://id.erudit.org/iderudit/57859ac

See table of contents

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)
1923-3183 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Ouvrard, H. (1972). Pierre Ouvrard : habillons les livres. *Vie des arts*, (69), 44–47.

Tous droits réservés © La Société La Vie des Arts, 1972

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Hélène OUVRARD

Pierre Ouvrard
habillons les livres

La reliure: art qui a pour objet de vêtir le livre, pour fonction, d'assurer sa permanence et de traduire, pour l'oeil et la main, la beauté de l'oeuvre littéraire. La technique en est complexe, mais ses nombreuses et indispensables étapes ont été fixées, il y a plusieurs centaines d'années, dans les monastères. Le vocabulaire a, lui aussi, traversé les siècles, gardant intacte la magie de ses emprunts à un art vestimentaire imaginaire: apprêture, endossure, coiffe, parure. Quant aux matériaux, le relieur les a hérités d'une époque où l'homme gardait encore de très près le contact avec les mondes animal et végétal: le cuir, que le contact de la main du lecteur empêchera de sécher, les papiers fabriqués à la main, la corde de chanvre et le fil de lin, réputés pour leur résistance, la colle animale qui ne durcira jamais afin que le livre puisse s'ouvrir toujours avec facilité.

Liés l'un à l'autre de façon presque organique (on se servait autrefois de nerfs pour les joindre), le livre et sa reliure forment une entité indissoluble. Prendre dans sa main un livre relié avant de le lire, le contempler, le toucher, c'est comme caresser la peau d'un — ou d'une — inconnu, jeter sur sa beauté un premier regard ébloui, entrevoir les enchantements qu'il tient en réserve. C'est l'avant-propos d'un acte d'amour.

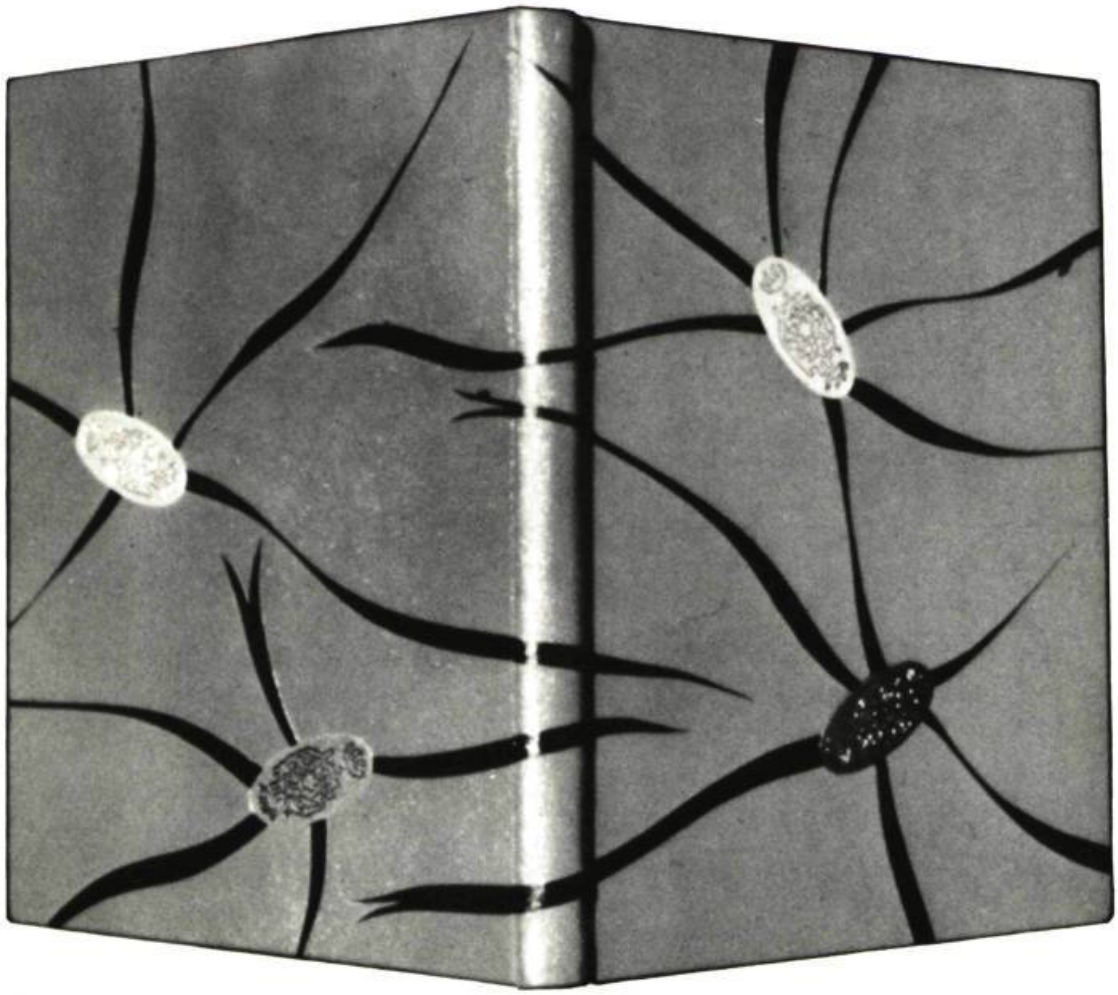
Pour devenir relieur, il fallait donc que Pierre Ouvrard eût, au départ, l'amour des livres, puisqu'il fit, à l'âge où l'on cherche ses outils, les rencontres déterminantes. Né dans une famille qui a compté plusieurs libraires, il se découvre le goût de travailler la matière: le bois, peut-être, ou le cuir, matières vivantes. Une tournée des expositions de fin d'année de l'École Technique et de l'École du Meuble de Montréal, en compagnie d'un père que tout intéresse, la rencontre de Louis-Philippe Beaudoin, premier diplômé canadien de l'École Estienne, de Paris, orienteront sa vocation. Promise à la renommée, l'École des Arts Graphiques, que vient de fonder Philippe Beaudoin, est encore, en cette année 1943 où Pierre Ouvrard y commence son initiation aux métiers de l'imprimerie, à la recherche de son identité. En même temps que ses premiers élèves relieurs, elle accueille, cette année-là, un nouveau professeur de dessin à qui Philippe Beaudoin confiera rapidement la direction artistique de l'École: Albert Dumouchel. Pour Pierre Ouvrard, c'est le début d'une amitié et d'une

influence qui ne se démentiront pas.

Ils sont quatre jeunes relieurs diplômés à sortir, en 1947, de l'École des Arts Graphiques. Ian Trouillot, boursier haïtien, retourne dans son pays, Louis Grypinich enseignera son métier, Jean Larivière se spécialise, à Ottawa, dans la restauration des vieux livres. Pierre Ouvrard ouvre, en 1949, un atelier de reliure d'art en compagnie de Marcel Beaudoin qu'il précédait d'une classe. C'est de leur part un coup d'audace, une sorte de grand jeu calculé. Car l'Amérique, contrairement à l'Europe, compte peu d'artisans relieurs. Au Québec, où cet art s'est transmis d'artisan en artisan depuis des générations, on ne relève, à cette époque, que quelques ateliers bien établis: l'atelier Chabot, à Québec, celui de Vianney Bélanger et le département de reliure du journal *The Gazette* dirigé par Ernest Boudreault, à Montréal. Quelques artisans isolés, comme Louis Forest, avantageusement connu, Gérard Perreault et quelques amateurs de grande classe, comme Mme Carl Stern, s'adonnent à des recherches intéressantes. Mais le milieu québécois, dans son ensemble, est peu disposé à faire vivre de leur art ces deux jeunes relieurs formés aux idées d'avant-garde d'un Albert Dumouchel et des grands courants de la reliure contemporaine.

Des commandes intéressantes commencent pourtant à entrer: celles de François Hertel, de Roland Giguère qui apporte à relier les premiers livres des Éditions Erta. L'Atelier Ouvrard et Beaudoin vivra deux ans: un incendie le détruit, laissant aux relieurs plusieurs milliers de dollars de dettes. Pierre Ouvrard ne rouvrira son atelier que sept ans plus tard, à l'instigation de Philippe Beaudoin avec lequel, de même qu'avec ses anciens professeurs, Albert Dumouchel et Lionel Jolicoeur, qui lui a enseigné la technique de la reliure, il avait conservé des liens d'amitié. Il a aujourd'hui atteint l'objectif qu'il s'était fixé à sa sortie de l'École: consacrer la majeure partie de son temps à la reliure d'art.

Pierre Ouvrard, artisan relieur — comme il aime se décrire — possède au même degré le respect de la tradition et la passion de la recherche. La base de ses reliures est toujours le cuir, exception faite de quelques expériences avec le vinyle. Mais quels cuirs! Des maroquins du Cap, peaux de chèvres de montagne, réservés aux reliures de grand luxe. Des cuirs de maroqui-

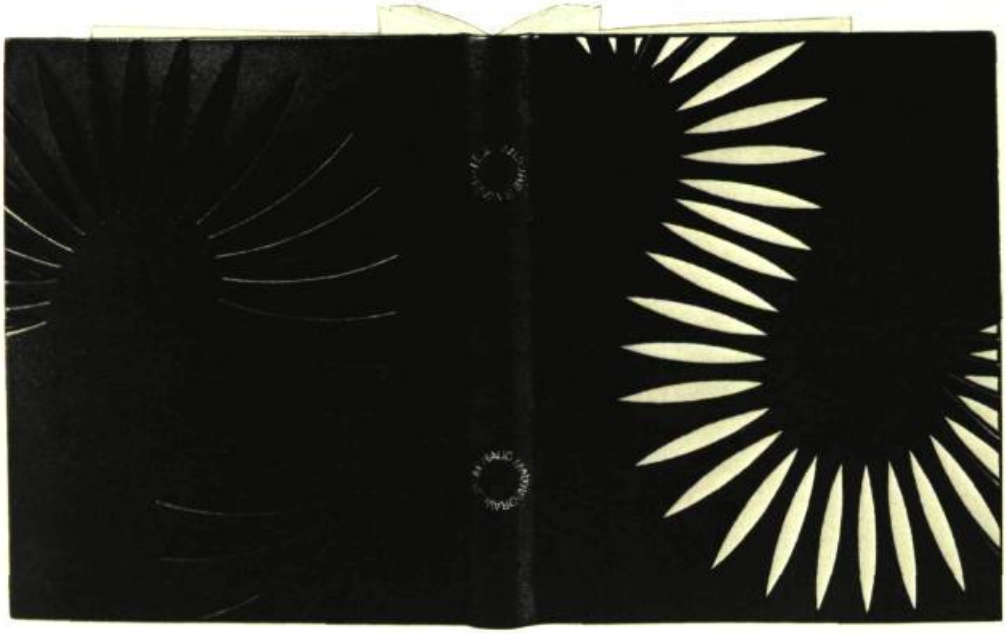


La Fable du monde, par Jules Supervielle. Plein chagrin rouge. La mosaïque noire est complétée par une mosaïque à l'emporte-pièce de différentes couleurs sur laquelle un fer a été estampé à chaud. 12" x 16" (31.5 x 41 cm.), 1970. (Phot. Jean-Pierre Beaudin)

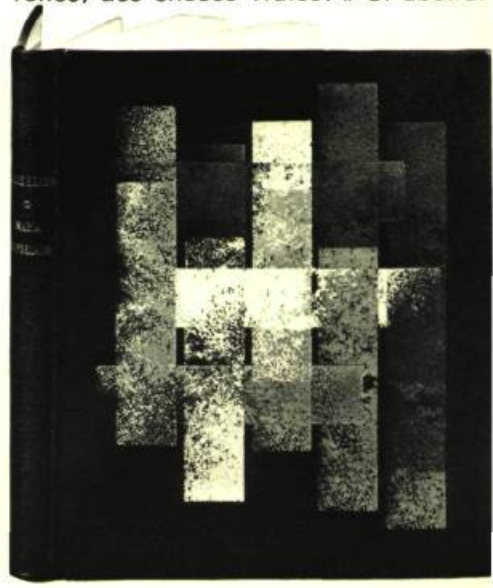
nerie anglais, chagrins pratiques et résistants, préparés avec des teintures chimiques dans des coloris merveilleux. Des cuirs à reliure français teints avec des teintures végétales selon les techniques les plus anciennes et les plus raffinées, et qu'il faut faire *passer* (quel beau terme!) en les exposant pendant deux ou trois mois à la lumière pour stabiliser la teinture — cuirs si fragiles que la sueur des mains les tache et que leur préciosité limite leur emploi aux reliures de luxe.

Et que de façons de traiter ces cuirs! En mosaïque appliquée ou incisée, en relief, polis, marbrés, brûlés à l'acide, estampés au pigment ou à l'or . . . C'est à cette étape que trouvent leur aboutissement les recherches techniques du relieur qui juxtapose, mêle et prolonge les uns par les autres les procédés anciens et modernes et ses propres découvertes. La mosaïque peut être appliquée sur le cuir par encollage ou découpée à l'emporte-pièce et insérée dans la couverture par incision. L'impression d'or qui souvent la décorera sera retravaillée à l'acide, à la façon d'une gravure. Les fers, qui caractérisent les styles à dentelle de tant d'époques, prennent chez Pierre Ouvrard un caractère moderne qui les rend presque insolites. Sait-on qu'un fer original, dessiné par le relieur et gravé par un graveur ne servira jamais sur aucune autre reliure que celle pour laquelle il a été conçu? Enfin, le cuir, qui est devenu le lieu de l'invention, s'associe à des substances étrangères qui créent avec lui des harmonies de matière jusqu'alors inconnues. C'est un motif de papier teint japonais coulé dans le plastique et intégré à la couverture, ce sont des incrustations d'écorce, de bois (quoi de mieux pour décorer un livre de Félix-Antoine Savard?), de métal, de papier, de verre aggloméré. Ce sera, dans une prochaine reliure, un grand bijou de Bernard Chaudron, comportant des parties transparentes, que le relieur introduira dans la couverture, renouant, à son insu peut-être, avec les reliures du Moyen âge dont les ais comportent des sculptures d'ivoire, des incrustations de pierres précieuses, des cabochons de métal.

Une reliure de Pierre Ouvrard n'est jamais une illustration du livre, bien qu'elle soit en harmonie avec lui. Tout au plus cherche-t-elle à en traduire l'esprit au moyen d'un jeu graphique qui se veut d'abord étude de formes, de couleurs, et, surtout, de mouvement. Cette attitude le rattache sans conteste à l'école contemporaine française de reliure dont Philippe Beaudoin a voulu insuffler l'esprit à la reliure canadienne. Du mouvement surréaliste français, qui marquait le milieu artistique montréalais à l'époque de sa formation, il ne subit pas directement l'influence mais il en reçut la réfraction à travers les artistes qu'il côtoyait, Roland Giguère, Léon Bellefleur, le groupe Prisme d'Yeux . . . De cette période aussi date son admiration pour Klee, dans l'oeuvre duquel il voit certaines affinités avec les problèmes de formes et de couleurs propres au relieur. Son véritable maître à penser et à voir fut Albert Dumouchel. Il cite cette anecdote, qui montre bien à quelle école il fut formé: « Quand j'étais aux Arts Graphiques, j'ai eu à relier un très beau livre du mime Chaplin, oncle ou grand-oncle de Charlot. J'ai commencé à jouer avec la ligne, le contour des personnages, ajoutant ici et là les losanges du costume. Albert m'a dit: « Non, tu vas prendre un seul élément, la ligne ou le losange, et concevoir toute ta reliure à partir de ça. » Habitude du dépouillement, concentration des effets que l'on retrouve encore aujourd'hui dans n'importe quelle reliure signée Pierre Ouvrard. Mais tout style serait lettre morte sans l'inspiration qui lui prête vie. Or, celle du relieur est ici conforme aux raisons qui firent de lui un artisan avant toute chose: « rester près des choses naturelles, des choses vraies. » Si abstrai-



Menaud, maître-draveur, par Félix-Antoine Savard. Chagrin anglais vert foncé. Le titre a été estampé en rond, et l'accent de la décoration est mis sur le mouvement. Plat recto : mosaïque de bois appliquée et sertie au fer chaud, avec pigment. Plat verso : même motif en cuir poli, 1967-1968.
(Phot. Albert Kilbertus)



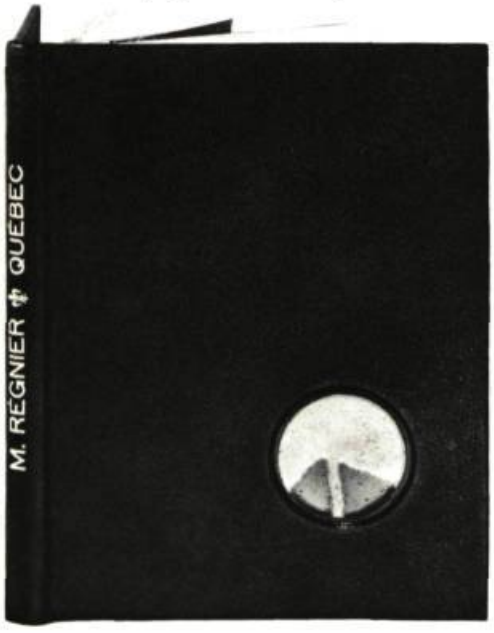
Maria Chapdelaine, par Louis Hémon. Chagrin bleu foncé. Motif bleu foncé, bleu pâle et blanc, au pigment de couleur travaillé à l'acide. 8" x 10" (20.3 x 25.5 cm.), 1970.
(Phot. Albert Kilbertus)

tes qu'elles soient, ces reliures évoquent le monde de la nature: la forêt est présente dans la matière même, les paysages du Québec ondulent en arrière-vision au fil des lignes sinueuses, le mystère des origines du monde sourd des fers estampés sans bavure sur les plus beaux cuirs qui soient.

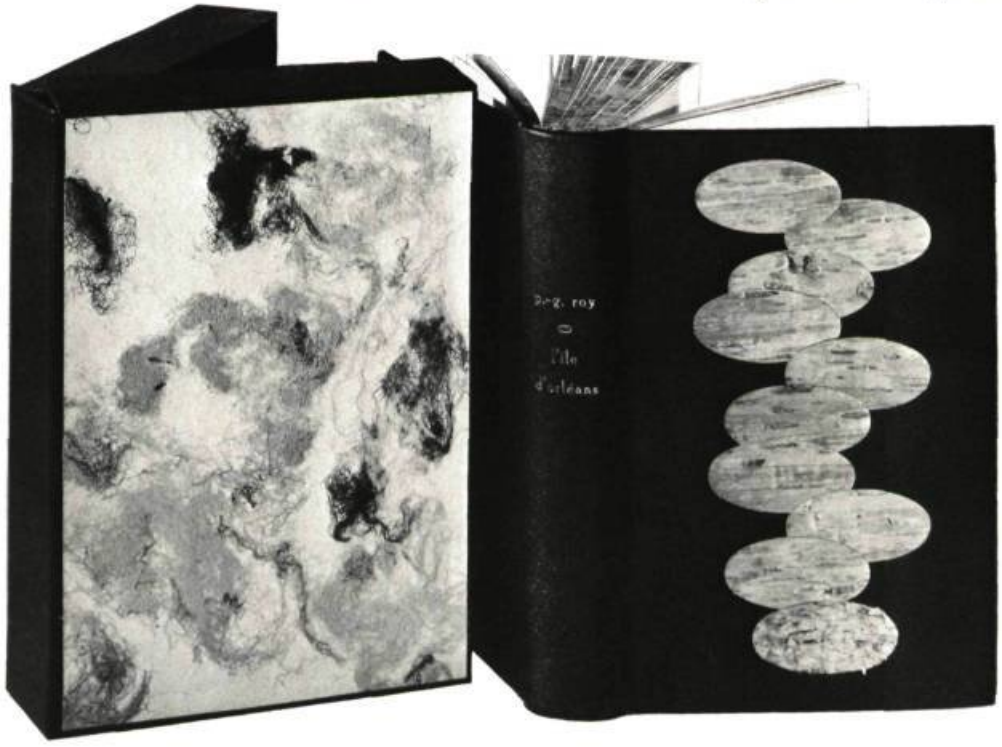
La loi des affinités a amené Pierre Ouvrard à travailler en collaboration à maintes reprises: éditions de gravures, recherches sur les plastiques auprès des compagnies pétrochimiques en compagnie de Guy Robert, expériences présentes sur les cuirs et les tissus marbrés avec Bernard Parent. A cause de la nature de son inspiration, toutefois, aucune de ces associations n'a été aussi durable, aussi enrichissante, n'a été fondée sur des ententes et une affinité aussi profondes que celle qu'il a conclue avec la papeterie Saint-Gilles, de Saint-Joseph-de-la-Rive, avec Mgr Félix-Antoine Savard qui l'a fondée et avec Georges Audet, artisan papetier. Qui n'a pas vu ces merveilleux papiers faits main ignore encore qu'une simple feuille émaillée de pétales d'épervière, incrustée de frondes de fougère, de feuilles d'arbre ou de *mousse d'orignal* peut être un poème avant la lettre. Pierre Ouvrard, lui, a su d'instinct que rien ne reflétait mieux notre appartenance au pays et il emploie abondamment sur ses reliures d'éditions *canadiennes ces papiers de chez nous*. Citons un détail: pour cueillir la *mousse d'orignal*, appelée *mousse de caribou* en d'autres régions, sorte de parasite qui se développe sur les très vieux conifères, les papetiers doivent organiser une expédition dans une réserve forestière mise à leur disposition. Qui pourrait trouver plus authentiquement québécois?

Conscient du privilège qu'il a eu et des exigences de la pérennité de son métier, Pierre Ouvrard a voulu transmettre cette approche de la reliure d'art qui lui a été donnée de façon presque unique. Sous sa direction, à l'École des Arts Graphiques, devenue Cegep Ahuntsic, de nombreux amateurs de reliure se sont initiés à son difficile métier, apprenant les mêmes gestes traditionnels, précis et méticuleux, acquérant patiemment la maîtrise des opérations les plus délicates, et assurés du respect de leur professeur pour leurs conceptions. Une dizaine d'entre eux pratiquent aujourd'hui leur art de restauration des vieux livres, la reliure d'art ou la reliure de bibliothèque. On est loin, encore, du climat culturel de la France où l'on compte peut-être dix *mille relieurs et où la reliure d'art* est considérée au même titre que la peinture. Mais, aussi, on est loin déjà de l'époque où Philippe Beaudoin ne voulait pas former plus de deux classes de relieurs, craignant avec raison que, quelle que soit leur détermination — et ils en avaient! — ils ne puissent vivre de leur art. Cependant, la reliure québécoise, qui fut d'abord, comme toute chose, utilitaire, est de plus en plus recherchée et collectionnée par les amateurs d'oeuvres d'art, bien qu'une seule librairie, à ce jour — la Librairie Garneau, de Québec, sous les auspices de Mme Jacqueline Rioux — lui consacre à l'année une vitrine d'exposition et de vente. On peut donc dire que, conformément aux vues de Philippe Beaudoin, une nouvelle école de reliure est née au Québec. Dans cette optique, l'apport de Pierre Ouvrard revêt toute son importance car, l'un des seuls à persévérer dans la reliure d'art, c'est à lui qu'a incombé la tâche de créer la synthèse de la tradition technique et artistique européenne et de l'esprit québécois.

English Translation, p. 94



Québec, une autre Amérique, par Michel Régnier. Reliure expérimentale en plein chagrin noir que décore une plaque de céramique rouge et blanche, de Guy Ouvrard, insérée dans une cuve. Le titre a été estampé au pigment de couleur.
12½" x 10" (31.8 x 25.5 cm.), 1970.
(Phot. Albert Kilbertus)



L'Ile d'Orléans, par P.-G. Roy.
Mosaïque d'écorce de merisier découpée à l'emporte-pièce. Boîtier décoré avec un papier *mousse d'orignal*, de la papeterie Saint-Gilles, de Saint-Joseph-de-la-Rive. La couleur de cette mousse évolue du vert très pâle au brun léger. 8" x 11" (21.4 x 28 cm.), 1972.
(Phot. Albert Kilbertus)